

CLINIQUE D'UNE REVUE, REVUE CLINIQUE

FABIEN DE GEUSER

*Professeur Assistant, HEC Lausanne
Président de la Revue Economique et Sociale*

> Les revues pour réfléchir, comme la Revue Economique et Sociale, doivent trouver une place entre des revues d'actualité et des revues scientifiques. Dans cet article, nous traçons les dangers qu'il y aurait à se contenter de ces deux types de journaux. Ceux-ci peuvent prendre soit la forme d'une agitation stérile, soit celle d'une passivité contemplative. A l'ésotérisme des questions de recherche traitées par de nombreux scientifiques correspond souvent la fuite dans les détails et les contingences par l'homme d'action. Mais nous montrons aussi, qu'il est hélas de plus en plus difficile de faire co-exister la rigueur scientifique avec le pragmatisme. Nous proposons alors quelques pistes de réflexion pour donner à la revue Economique et Sociale les moyens de rester un lieu privilégié pour cette rencontre entre le monde du vrai et le monde de l'utile. Nous insistons en particulier sur les vertus du dissensus par opposition au consensus.

Pourquoi des revues pour réfléchir? La question posée semble contenir sa propre réponse: pour réfléchir, précisément. Et qui nierait le besoin essentiel d'aide, de repères, de points d'accroches pour faire face au vacarme du monde, à son inépuisable capacité à engendrer des nouveaux problèmes, de nouvelles souffrances... ?

Pourtant il y a eu de meilleures époques pour ce type de revues: le 19^{ème} siècle, l'entre-deux guerres, la guerre froide...

La Revue Economique et Sociale en témoigne, elle qui fut créée il y a plus de soixante ans. Ses abonnements n'atteignent plus les niveaux d'il y a trente à quarante ans; les lecteurs n'ont plus la même hétérogénéité: de moins en moins de personnes semblent intéressées par cette offre et ces personnes qui décrivaient il y a encore quelques années une large palette de métiers, d'âges et d'origines sociales évoluent doucement vers un profil plus homogène, assez qualifié, souvent aisé, proches de milieux universitaires par leurs études ou par leurs affinités intellectuelles, sans doute plus âgés.

On peut alors se demander pourquoi ce fléchissement des abonnements et pourquoi cette perte de variété des lecteurs.

Cela voudrait-il dire que les revues pour penser, comme la notre, ont perdu leur pertinence et leur légitimité?

Nous ne le pensons pas mais cette interrogation nous donne aujourd'hui l'occasion de préciser notre perception du but même de notre Revue. Nous allons le faire autour de l'idée selon laquelle elle doit constituer un lieu de rencontre entre le vrai et l'utile et que son enjeu est d'éviter chacun des deux écueils que sont l'agitation et la passivité.

LE MONDE DU VRAI ET LE MONDE DE L'UTILE

Chacun d'entre nous a à faire face à des problèmes, à des difficultés pour lequel il va devoir prendre des décisions. Ces problèmes sont de tous ordres: vie privée, vie professionnelle, vie citoyenne...

Postulat simple mais qui, dans sa quotidienneté, en appelle à deux mondes. Celui de l'information, c'est-à-dire de l'ensemble des connaissances, des indices, des données... qui va permettre de se construire une représentation de ces problèmes. Quelle est l'ampleur du problème, quelles en sont les causes, les conséquences... ? autant de sous-questions qui vont structurer cette demande d'informations. Il s'agit ici de viser une exhaustivité du portefeuille d'informations à disposition. Les questions citoyennes, qui nous intéressent plus spécifiquement à la Revue Economique et Sociale comme le problème des inégalités, de l'imposition, de l'écologie... peuvent paraître d'emblée particulièrement touffues de ce point de vue car elles sont profondément enchevêtrées dans de multiples dimensions.

Ce monde de l'information suppose donc la mise à jour de ces enchevêtrements, la compréhension des causalités et la validation des informations. Pour le dire simplement, il s'agit de voir mieux les choses. C'est le monde du vrai, de la rigueur, de l'objectivité, de la neutralité et de l'exhaustivité.

Mais ce monde, cette perspective ne suffit pas à nos yeux. Il n'existe que parce qu'il est sollicité par des personnes qui veulent avoir une prise sur les difficultés et sur les problèmes, des personnes qui veulent agir. Lieu commun mais qui lui aussi fonde un monde, différent de celui du vrai. Car les leviers de l'action, nous le savons, ne reposent pas sur les mêmes registres que ceux du vrai. L'action suppose le choix de priorités où faire porter ses efforts. Elle se construit donc sur une limitation du champ d'intervention et une limitation du problème analysé dans le monde du vrai. La question de la pauvreté va être abordée du point de vue de l'aide d'urgence, du point de vue du micro-financement de projet, du point de vue de l'évitement de la violence... L'action va sérier la question, la découper et ainsi la simplifier. Mais par la simplification qu'elle implique, elle va aussi se fonder sur la subjectivité des personnes: celles-ci vont choisir la manière de prendre en charge la question (aide, financement, lutte contre la violence...) en fonction de leur propre identité et de leurs perceptions de leurs capacités et de leur volonté. La question générale va alors être retravaillée dans le registre du singulier, du subjectif. L'action relève ainsi du double registre de la subjectivité et de la simplification. Ce faisant, elle s'inscrit forcément dans une dimension locale et dans une histoire: la personne qui agit sur une situation le fait ici et maintenant. Elle ne le ferait pas de la même manière si cette personne venait d'une culture radicalement différente ou à un moment lui-aussi différent. La subjectivité de ce monde de l'action est donc radicale. Mais c'est elle qui fonde l'action: c'est parce qu'elle est sensible et responsable que la personne va agir. Et c'est parce qu'elle est profondément humaine qu'elle va mobiliser son imagination, son enthousiasme, son intelligence... mieux que ne pourrait le faire une machine: Se sentir nécessaire et utile et se donner les moyens d'être utile sont les deux facettes d'une même question et structurent ce deuxième monde, celui de l'utile.

L'INSTITUTIONNALISATION DE LA SÉPARATION ENTRE LE VRAI ET L'UTILE

Autre lieu commun: Ces deux mondes, le vrai et l'utile, sont intriqués. La prise d'informations dépendra de l'objectif des personnes. Le développement des connaissances n'a la

plupart du temps pas été gratuit. Il n'est qu'à penser à la connaissance des matériaux: nous savons beaucoup plus de choses sur le silicium qui est la base de nos ordinateurs que sur des matières dont nous n'avons pas l'utilité. Il y aurait donc une cohérence entre ces deux mondes.

Pourtant, cette cohérence semble vaciller et il apparaît quelques fois une séparation forte entre eux. Comme si certains devenaient spécialistes du vrai et d'autres de l'utile. Comme si cette distinction, purement créée à l'origine pour analyser les doubles tenants de l'action, se matérialisaient dans une spécialisation des rôles. A certains le monde du vrai, à d'autres celui de l'utile. La figure du scientifique apparaît qui concentrerait sur lui l'enjeu de connaissance. Celle de l'homme d'action, de la personne engagée lui répond dans l'autre monde.

Ce ne serait pas grave en soi. La spécialisation des tâches a souvent amené leur perfectionnement. Mais la sociologie avec Durkheim, en particulier, nous a montré qu'elle a aussi engendré l'absurde, la montée des divergences et de la baisse de coopération. Or aujourd'hui cette spécialisation arrive quelques fois à des extrêmes largement discutables. On touche même à des situations de mépris réciproques où le «savant» est moqué par «l'homme d'action» qui lui reproche de dire des choses sûrement très vraies mais totalement abstraites, c'est à dire inutile dans cette perspective. Dans l'autre sens, le savant va rire de la friabilité et de la volatilité des idées de cet homme d'action. Ce ne serait pas grave si ce n'était que ponctuel. Mais il semble que cette séparation progresse, voire s'institutionnalise. Ainsi, les professeurs d'université, référence du savant et du vrai, sont pris dans des jeux de carrière académique qui dévalorisent les recherches dites normatives, c'est à dire aboutissant à des prescriptions et des solutions pratiques à des problèmes quotidiens. Un professeur de gestion devrait se préoccuper uniquement de comprendre pourquoi, par exemple, certaines cultures nationales, ou professionnelles entraînent tel ou tel comportement dans les entreprises et pas du tout s'intéresser aux manières de changer ces comportements ou de les améliorer. Comme si un professeur de médecine devait s'intéresser uniquement à comprendre la maladie et pas à trouver un remède. Il n'est qu'à voir le vocabulaire utilisé par ces chercheurs qui opposent une recherche positive (purement descriptive) et une recherche normative (préoccupée de réponses). Normative dans certaines bouches: négative dans certaines têtes...

Or de nombreuses revues scientifiques se concentrent sur la publications de recherches positives plutôt que normatives. Ces revues sont essentielles dans le processus scientifique non pas tant pour la diffusion des résultats (le lectorat de ces revues est très limité) que pour leur validation. En effet, les articles soumis à ces journaux passent par un comité de lecture composé d'experts qui n'acceptent qu'une partie infime de ces soumissions. Avoir été accepté implique que le travail est valide. L'important est que ces revues ont pour but principal, de fait, la validation et pas la diffusion des résultats.

En outre, ces revues étant pour la plupart «internationales», c'est à dire largement nord-américaines, les sujets de recherche et les données manipulées doivent être en général soit internationales soit impliquer principalement des individus américains. On comprend alors que les sujets locaux, socialement, géographiquement et historiquement marqués vont difficilement passer le cap du comité de lecture de ces revues. Publier de la recherche sur le droit fiscal suisse dans des revues internationales scientifiques est une gageure, pour dire le moins...

Les carrières des professeurs dépendant de ces publications («publish or perish» est un leitmotiv pour de nombreux jeunes professeurs...), ils orientent leurs recherches, non pas vers

des sujets intéressants, utiles mais vers des sujets publiables. S'engager vers des sujets «d'actualité» et proposer des solutions locales, donc sensibles aux contingences et par conséquent singulières, c'est perdre son temps et diminuer son employabilité en tant que chercheur.

Trouver des chercheurs soucieux quand même de se confronter à des questions ici et maintenant et souhaitant faire entendre la voix de la rigueur dans le discours de l'urgence n'est pas simple dans ces conditions.

Mais l'inverse, trouver des hommes d'actions prêts à prendre le temps de la réflexion, n'est pas plus simple. On le sait. D'autant que le format par exemple de l'article est moins familier à ce dernier qu'à l'intellectuel. Il joue à l'extérieur, en quelque sorte, quand il écrit.

DE LA COHÉRENCE À LA CO-ERRANCE DU VRAI ET DE L'UTILE

Nous défendons que cette dégradation institutionnelle de la coopération des deux mondes est parfaitement regrettable. Qu'elle va accentuer l'ésotérisme abstrait du monde du vrai et l'agitation angoissée du monde de l'action.

Les premiers, les spécialistes du vrai, risquent le solipsisme, la construction d'un monde proprement poétique et fantastique dans lequel seule la méthodologie de recherche compte. Le monde de la pure rigueur devient celui de l'absurde, de la recherche pour la recherche et des questions de recherche qui «*apparaissent en fonction du contexte de la discipline plutôt qu'en fonction des questions actuelles [dans le monde de la vie]*», comme le dit le grand sociologue H. Becker.

C'est le monde de la folie, de la construction collective d'une illusion dans lequel le vrai règne. Ce monde est celui que décrit Courteline: c'est le monde des ronds de cuir qui sont censés gérer un monde qu'ils ne connaissent plus. Ils n'en ont qu'une image mentale, une construction faite de rapports, de rapports sur ces rapports... C'est aussi les mondes kafkaïens.

Les seconds, les spécialistes de l'utile, n'agiraient plus; ils ne seraient plus qu'agités par des événements qu'ils ne comprendraient plus.

Cela définit moins une cohérence entre le vrai et l'utile qu'une *co-errance* de ces deux mondes. Errance du second qui subit la démagogie de faits non vérifiés, la dictature de l'immédiateté, la fatalité d'événements conçus comme incompréhensibles. Errance du premier qui tourne à vide, pratiquant la rigueur comme une fin en soi, obsédé par la méthode plutôt que par le but. Errance au sens de l'absence de but. Errance au sens de l'erreur. Deux errances: celle du psychotique et celle de la barque au gré des flots.

DES REVUES POUR VALIDER, DES REVUES POUR SE RASSURER, DES REVUES POUR PENSER

Il est intéressant de noter que la co-errance des deux mondes s'appuie sur des revues mais, selon nous, de deux types différents. Le monde de la rigueur, on l'a vu, s'adosse à des «revues scientifiques», des revues pour valider.

Le monde de l'utile, du risque de l'agitation lui semble se replier sur les journaux d'actualité et les revues «spécialisées». Les premiers alimentant le flot continu des événements qui noie les capacités de discernement. Les seconds, et nous pensons en particulier aux revues de gestion, lui procurant les breloques à la mode, les solutions rassurantes car toutes faites et légitimes car diffusées. Ce sont des revues de mode. La frivolité de leurs sujets traduit le dé-

sarroi de leurs lecteurs: à chaque événement, sa nouvelle solution. La modalité de la mode, si nous pouvons-nous permettre, c'est le mimétisme: j'existe parce que je fais comme les autres. Quand les autres changent, je change.

Réarticuler le vrai et l'utile, c'est alors penser des revues qui s'intercaleraient entre la passivité et la futilité: des revues pour penser et agir.

UNE REVUE CLINIQUE: RESTAURER LES CAPACITÉS DE PENSÉE ET D'ACTION

La co-errance peut donc définir l'enjeu d'une revue comme la notre. Elle constitue notre horizon, notre repoussoir. Il s'agit pour nous de fournir un lieu où les deux mondes du vrai et de l'utile reconstruisent une discussion, c'est à dire une coopération. L'objectif étant bien de renforcer chez nos lecteurs, engagés dans une vie citoyenne, économique, associative ou familiale, les moyens d'éviter l'errance de l'agitation ou celle de la contemplation. Restaurer leurs capacités de penser et d'agir ensemble. C'est cette restauration qui fonde le concept de clinique. En effet, les conditions actuelles qui renforcent quotidiennement la séparation entre le monde du vrai et de le monde de l'utile, font faire le grand écart à nos lecteurs praticiens réflexifs. Ils semblent condamnés à ne jamais pouvoir associer ces deux perspectives. La norme est de faire un choix: praticien ou réflexif. Etre coincé au milieu c'est être fragile dans les deux domaines. On n'est plus rigoureux à mi-temps... Tenir les deux perspectives devient presque anormal, pathologique.

Mais la clinique, c'est aussi le lieu de la rencontre entre le singulier, le cas d'une part et le général, la science d'autre part. En effet, le malade vient avec sa maladie qui est, d'une certaine manière, une variation personnelle sur le thème de la Maladie générale. On n'est jamais malade comme son voisin. Nos différences physiques, mentales, morales, économiques, culturelles... font que nos symptômes sont différents. Il s'agit pour le médecin de faire la part des singularités et du général. Qu'est-ce qui relève de ce que nous connaissons de la maladie? Quelles sont les particularités de la personne? Soigner la maladie et le malade... C'est tout son art de trouver une réponse à ce couple singularité-généralité.

Nous concevons aussi notre revue comme cela. Le «malade» serait métaphoriquement nos sociétés, nos entreprises, nos écoles... qui apporteraient des problèmes, des «pathologies» dans notre revue en proposant des questions d'actualité: formation, écologie, politique... en les soumettant à des praticiens ou des chercheurs pour qu'ils exercent leur art et proposent des solutions, des remèdes. Ces remèdes passent d'abord par l'élucidation du général et la validation des faits puis par le repérage des particularités locales (suisses dans notre cas par exemple) et enfin par la proposition d'une réponse. Celle-ci dépendant bien sûr du malade mais aussi de l'intervenant qui n'aura pas la même interprétation du couple singularité-généralité.

Cette conception de la revue comme clinique retrouve le sens que certains donnent au mot intellectuel ou même philosophe. On peut se rappeler le beau livre de Victor Hugo, *Quatrevingt-treize*, dans lequel il écrit qu'un de ces personnages, Tellmarch, était un philosophe, «*mot de paysans qui signifie un peu médecin, un peu chirurgien et un peu sorcier*»¹ (p.282). Philosophe, cela veut dire dans ce sens quelqu'un qui comprend pour soigner mais aussi qui soigne pour comprendre. C'est en agissant qu'on connaît vraiment les choses. Mais c'est

¹ Hugo V., *Quatrevingt-treize*, Folio, Paris, 1979 pour cette édition.

aussi un peu un sorcier, c'est à dire quelqu'un qui a des «trucs» qui lui sont propres, un art, comme ceux du médecin qui peut souvent apparaître un peu sorcier. Ces trucs, ce sont le style, la griffe, la subjectivité du praticien réflexif, sa manière de voir les choses. Celui qui écrit dans une revue clinique doit avoir ses trucs, sa manière de voir les choses. Il doit exister en tant qu'être pour comprendre la vie. D'ailleurs, Hugo le disait aussi dans le même livre en décrivant un autre personnage, Cimourdain dont il disait qu'il «*savait tout et ignorait tout. Il savait tout de la science et ignorait tout de la vie. De là sa rigidité. Il avait les yeux bandés comme la Thémis d'Homère*» (p.151).

EN GUISE DE CONCLUSION, QUELQUES CONDITIONS MINIMALES D'UNE REVUE CLINIQUE

Tenir ensemble le vrai et l'utile dans un environnement qui dévalorise au quotidien leur association est difficile. Il nous semble que notre Revue, si elle garde cet objectif, doit réunir un certain nombre de conditions minimales.

On l'a vu: cette revue doit se construire sur *des sujets d'actualité*. La pertinence des points de vue exprimés trouvera, à nos yeux, principalement sa source dans cette actualité. D'une certaine manière, il nous semble nécessaire d'accepter que nos sujets nous soient imposés par le monde qui nous entoure. Or nous vivons dans un pays qui nous y aide: les votations par exemple peuvent constituer une force de rappel de la réalité. Pourquoi ne pas nous engager à faire régulièrement un numéro consacré à une interrogation portée par une consultation? Plus généralement, l'ésotérisme des questions doit être notre critère, notre limite.

Mais ces sujets doivent être traités à la fois de manière rigoureuse et de manière engagée. On l'a vu: c'est dans *la subjectivité et le point de vue*, étayés et rigoureux, que s'associent vrai et utile. Notre revue doit donc être une revue où dire «je» ou «nous» implique autre chose qu'une simple forme de politesse. C'est une personne qui parle et pas ni un événement ni une simple méthode.

La confrontation de ces points de vue entre eux sera alors notre mécanique. Pour cela, il faut que ces points de vue soient discutables. Cela suppose qu'ils ne soient pas ultra-spécifiques: le problème des méthodes d'amortissement dégressif dans les boulangeries industrielles au Kazakstan est sûrement passionnant mais pour qu'il engendre un débat, l'auteur d'un article sur ce sujet devra faire un travail pour montrer en quoi ce cas est intéressant, représentatif ou non d'autres situations, en quoi il pose des questions à d'autres situations... Il faut donc le rendre *partageable* à d'autres.

Enfin, la confrontation suppose d'accepter *la conflictualité comme une valeur*. Le consensus est un appauvrissement dans cette perspective. On peut se rappeler l'opposition classique entre la sagesse pratique que prônait Aristote, la *phronesis*, et la prudence chez Cicéron. La prudence consiste à agir en fonction des convenances. Je suis prudent quand je respecte les normes, quand je fais ce qu'il convient de faire. La référence ici est donc la conformité et donc le consensus.

La sagesse pratique consiste au contraire à mobiliser son propre sens éthique, ses particularités pour interpréter le monde et agir. Est sage celui qui projette sur le monde sa personnalité, ses valeurs... et agit en conséquence. Cela suppose que la personne existe en tant que personne différente des autres. Il nous faut une multitudes de sages. La référence sera alors le dissensus entre les différentes personnalités. Mais pour que ces dissensus n'aboutissent

pas à une anarchie des volontés, nous souhaitons un dissensus responsable, un dissensus raisonnable comme dit Ricoeur, un dissensus suisse peut être...²

² Ce dissensus suisse, Hugo, toujours dans ce livre, en avait peut être donné le sens en écrivant: «Il y a cette différence entre l'insurgé de montagne comme le Suisse et l'insurgé de forêts comme le Vendéen, que, presque toujours, fatale influence du milieu, l'un se bat pour un idéal, et l'autre pour des préjugés. L'un plane, l'autre rampe. L'un combat pour l'humanité, l'autre pour la solitude; l'un veut la liberté, l'autre veut l'isolement» (p.247).